

Bertrand de Witasse, entre cognac raisonné et avenir cultivé

Le cognac est un produit d'exception, il mérite d'être élaboré sur un sol sain.

Bertrand de Witasse est bouilleur de cru à Angeac, en Grande Champagne. Il cultive vingt-quatre hectares de vignes, onze de terres et il est certifié HVE 3. Il travaille pour la maison Rémy Martin et commercialise également son propre cognac, sous le nom de marque : Raison Personnelle. Ce nom, au-delà d'une marque, reflète un esprit libre de penser et, en l'occurrence, débarrassé du superflu. Bertrand de Witasse se tient à l'écart des idées toutes faites et des actions vaines, préférant celles qui sont claires, directes et surtout efficaces. Son discours est net et tranché. Les décisions sont prises avec rigueur, dans l'anticipation et la détermination.

LA CEC, POURQUOI FAIRE ?

Si Bertrand a choisi la voie de la HVE depuis 2017, c'est parce qu'il sait que le monde change à grande vitesse, et qu'il vaut mieux devancer le mouvement que le subir. Il voit déjà poindre à l'horizon une évolution des normes, et de probables exigences vers la décarbonation. Alors autant ne pas perdre de temps : anticiper vaut mieux que courir après. Le bio s'imposera tôt ou tard. Autant s'y préparer dès maintenant, pour éviter les coûts soudains et les ajustements précipités. Le changement n'est pas une menace, mais une responsabilité, surtout lorsqu'on dirige une entreprise.

POURQUOI LA HVE PLUTÔT QUE LA CEC ?

Au-delà de son exigence plus élevée, la HVE bénéficie d'une reconnaissance nationale. Les consommateurs la connaissent, elle inspire confiance et ajoute une véritable valeur à un produit. Pour un producteur qui vend en direct, avec sa propre marque, c'est un atout non négligeable. De plus, la HVE repose sur un référentiel unique, clair, applicable à tous. La CEC, en revanche, reste cantonnée à un territoire restreint, peu lisible, peu utile en dehors de son cadre local.

Cela dit, Bertrand reconnaît que la CEC a



De gauche à droite : Joye Bertin-Vignaud et François Clément, de la CARC, et Bertrand de Witasse.

joué un rôle de sensibilisation. Elle a permis à certains, jusque-là réfractaires ou en retard sur le sujet, de faire un premier pas vers une viticulture plus vertueuse. Tout le monde ne perçoit pas le changement de la même manière. Si lui l'intègre comme partie évidente de sa mission de chef d'exploitation, d'autres préfèrent s'ancrer dans une routine rassurante.

FAIRE DU BIO, UN CHEMIN SEMÉ D'INCERTITUDES !

Aller vers le bio, c'est aussi affronter la complexité du biocontrôle. Les fiches techniques promettent beaucoup, mais les prix liés à leur utilisation peuvent faire frémir, et les résultats sont parfois incertains. Les essais sont souvent menés dans des conditions idéales, sur des années favorables. Mais que vaut un traitement quand les aléas climatiques s'en mêlent ? Le risque est réel : mal doser, c'est s'exposer au mildiou et à des pertes sévères.

Cette année, et peut-être la suivante, la baisse des rendements incite à tenter l'expérience. Le risque est moindre par les temps

qui courent. Mais il faut reconnaître que tous les viticulteurs ne partent pas à égalité : les surfaces d'exploitation, l'orientation des parcelles, l'altitude ou encore les particularités microclimatiques jouent un rôle déterminant. Les moyens financiers varient également d'une exploitation à l'autre.

De plus, le biocontrôle, c'est un peu la jungle. Créer un traitement entièrement en biocontrôle, d'accord, mais sans phosphonates... compliqué. Sous l'étiquette biocontrôle, on peut classer beaucoup de choses. Il y a un manque de recul pour l'instant, alors c'est compliqué. Il faut accepter le risque de perte pendant une période de test, ce qui n'aide pas vraiment à dormir la nuit. Même si, certaines années, tout se passe parfaitement.

« Les produits de biocontrôle... si on utilise du cuivre ou du soufre, ça va. Ensuite, les autres, on ne sait pas encore totalement : c'est parfois flou, aléatoire ; suivant les fabricants, les produits varient... Je travaille parfois à l'instinct, ajoute-t-il.

C'est en test, mais sur les vignes traitées en biocontrôle, on a fait entre 4,5 et 6,5 de

pur, sur les autres vignes entre 8,5 et 9,5. Mais l'année dernière était particulièrement difficile. Donc, impossible d'en tirer de vraies conclusions. Dans tous les cas, je parie que, dans dix ans, la chimie aura du plomb dans l'aile. »

La difficulté est que cela induit un changement dans l'abord même du métier. Il faut ajouter la corde « botaniste » aux nombreuses cordes déjà requises dans le métier de viticulteur. Là encore, l'adaptation et l'évolution doivent être la norme.

UN AVENIR RAISONNÉ

En ce moment, les taxes arrivent et varient sans cesse... Elles valident au moins cette notion d'évolution permanente et ce besoin d'adaptation constante. Le viticulteur qui a investi pour faire 14 de pur risque fort d'en payer les conséquences.

« Faire 14 de pur, c'était le problème d'un certain négoce, pas le mien. Moi, 10 de pur maximum, c'est suffisant. Pas question de mettre les vignes sous cocaïne avec une poche de glucose en plus ! Sur deux ans, c'est peut-être jouable, mais dans le temps, non ! »

Nous vivons un virage aussi important que la crise du phylloxéra, où la résilience et la

solidité ont été deux points essentiels. Lors de cette crise, ceux qui s'en sont sortis, ce sont ceux qui avaient du stock. Ils ont vendu moins cher, certes, mais au moins ils ont survécu. La résistance est une clé importante, et la résilience en est la deuxième. Avec ces deux clés, on peut s'en sortir.

Bertrand note qu'à son installation il y avait 9 500 viticulteurs. Aujourd'hui, 4 500. « Finirons-nous à 4 000 ? Quand ?... Au regard de la viticulture mondiale, qui est en crise, qui a des problèmes ? Prenons l'exemple du vin français en général : ceux qui ont des problèmes sont ceux qui travaillent avec les coopératives à 4 euros la bouteille, alors que ceux qui sont certifiés bio peuvent proposer des bouteilles à 14 euros... et les vendent ! Le message est clair. C'est le modèle qu'il faut revoir, tant sur la notion du bio que sur celle du raisonnable, quant à la capacité de production. Le mot raisonné prend ici tout son sens !

De plus, il est clair que d'ici dix ans, avec les problèmes d'eau à venir, la HVE aura évolué. Si tout le monde y va de son petit label en disant : "Nous, c'est pas pareil", en essayant de faire entrer dans les cases ce qui les arrange, cela ne suffira pas. La HVE est différente, plus contraignante, mais plus objective vis-à-vis de la réalité. Elle

« Il faut ajouter la corde "botaniste" aux nombreuses cordes déjà requises dans le métier de viticulteur. Là encore, l'adaptation et l'évolution doivent être la norme. »

permet aussi de déposer un dossier de subvention, un PVE, et est la seule reconnue pour cette aide. La HVE incite aussi à faire mieux : concernant la partie fertilisation, il est possible de gagner plus de points si la part organique est supérieure à la part chimique. Elle est évolutive et incitative à s'améliorer d'année en année. La certification HVE valide les évolutions et les récompense, c'est plus constructif, précise-t-il. Elle va dans le bon sens et permet de cultiver le bon esprit. »

Bertrand invite chacun à lire Olivier Hamant, un chercheur français en biologie et biophysique, qui prône un modèle de société inspiré du vivant, et dont les principes sont, en conséquence, guidés par la recherche de la robustesse plutôt que par celle de la performance. La recherche de la performance est une tendance lourde, rendue possible uniquement par une stabilité politique et économique et une abondance de ressources. Face à un choc, la performance est fragile. L'auteur analyse que le monde rural est en quête de robustesse, face à une mondialisation perçue comme déstabilisatrice. Selon lui, les milieux ruraux ne doivent pas être considérés comme des territoires en retard, mais comme des laboratoires du monde à venir, notamment face aux fluctuations. Il prône d'y installer les fondations d'un contre-modèle humaniste à inventer.

Chez Bertrand de Witasse, la vigne est une école de lucidité. Sa vision du métier s'inscrit dans un temps long, rythmé par les saisons, les crises et les révolutions silencieuses. Loin des effets de mode et des labels de façade, il trace son chemin avec rigueur, attaché à des valeurs concrètes et à une forme d'engagement sans concession.

Pour lui, produire, c'est anticiper, s'adapter, mais surtout résister. À la tentation de la performance aveugle, il préfère la robustesse : cette force tranquille née de choix mûris, de convictions solides et d'un respect profond du vivant. Il n'est ni réactionnaire, ni avantgardiste : juste pragmatique. Et dans ce monde en mutation rapide, c'est peut-être là, précisément, la forme la plus aboutie de la sagesse paysanne.

OLIVIER HAMANT : « ANTIDOTE AU CULTE DE LA PERFORMANCE. LA ROBUSTESSE DU VIVANT »

Dans *Antidote au culte de la performance. La robustesse du vivant*, publié en août 2023 dans la collection Tracts des éditions Gallimard, le chercheur Olivier Hamant propose une réflexion radicale sur notre obsession de la performance et plaide pour une transition vers une civilisation de la robustesse, inspirée du vivant.

La performance est une illusion dangereuse, et Hamant critique la quête incessante de performance qui, selon lui, fragilise les systèmes en les rendant trop spécialisés et vulnérables aux imprévus. Il évoque le « piège de l'efficacité », où l'optimisation à outrance mène à une perte de résilience face aux crises écologiques, sociales et économiques.

À l'opposé de la performance, le vivant mise sur la diversité, la redondance et la coopération pour assurer sa survie. Hamant propose de s'inspirer de ces stratégies naturelles pour construire des systèmes humains plus résilients, capables de s'adapter aux fluctuations du monde actuel.

Un changement de civilisation nécessaire

Pour Hamant, il ne suffit pas de remplacer les technologies actuelles par des alternatives soi-disant « vertes » ; il faut repenser en profondeur nos valeurs et nos modèles

OLIVIER HAMANT ANTIDOTE AU CULTE DE LA PERFORMANCE

LA ROBUSTESSE DU VIVANT



3,90€ / N°50

de développement. Il appelle à valoriser ce que nous avons longtemps considéré comme des points faibles : lenteur, inefficacité, fragilité des sols et des plantes, et à les intégrer dans une nouvelle approche plus durable.

Cet essai se veut un manifeste pour une société plus humaine, plus respectueuse du vivant et plus apte à faire face aux changements de demain.